

Je me souviens précisément du moment où tout a commencé. Mais la suite de l'histoire, il faudrait pouvoir la raconter à trois voix. L'une d'entre elles s'est aujourd'hui tue. L'autre en a fini avec le passé. Il ne reste que la mienne.

Dans la petite pièce blanche où j'ai installé mon bureau, je tourne depuis des heures les mêmes pensées. Les stores baissés pour ne pas être distraite par le mouvement des nuages. J'ai encore peine à croire ce qui est arrivé. Ce fut comme un songe, mais un songe empreint de logique, dont chaque étape appelait irrémédiablement la suivante.

J'ai besoin de comprendre. L'enchaînement des faits. De quelle manière les fils de nos vies se sont entremêlés. Tant de coïncidences et de rendez-vous manqués...

Les carnets et le petit magnétophone sont arrivés il y a trois jours dans une grosse enveloppe grisâtre. À l'intérieur se trouvaient aussi des cartes mémoire. Sur les cartes, des photos. Sur l'enregistreur, des notes vocales.

Ma première inquiétude, en les écoutant, fut celle-ci : que disent-elles de moi ? Huit mois après les événements, je me sens toujours coupable.

J'ai posé sur le plateau de ma table de travail l'enregistreur et les cahiers, réuni des livres et des journaux, tout ce que j'ai pu récupérer de ces semaines où nos vies se sont accélérées. Puis j'ai pris un bloc de papier. Je note des

dates, trace des lignes entre nous. Les moments où nous nous sommes rencontrés, et ceux où nous nous sommes perdus. Le mouvement de nos corps et, autant que je peux le deviner, celui de nos âmes.

Je sais qu'il me faudra combler des vides, imaginer à partir de vestiges ténus, de simples traces, mais c'est ce que je fais tous les jours : rassembler des fragments, les tourner entre mes mains pour les ajuster, inventer ceux qui manquent, et remettre de la chair, de la peau, un semblant de vie là où il n'y a même plus de souvenir.

L'important est de dire la lumière du ciel quand tout a commencé – un ciel d'hiver, gris et immobile, comme ceux de mon enfance, là-bas, dans l'Est. De dire aussi précisément quel jour nous étions, car le temps qui passe, comme le temps qu'il fait, eut son rôle à jouer pour chacun d'entre nous. Le 5 janvier 2011. Mohamed Bouazizi, jeune vendeur ambulancier de Sidi Bouzid, en Tunisie, venait de mourir après s'être immolé par le feu.

Sa photo figurait sur une demi-page dans le journal ouvert devant moi. Il fixait droit l'objectif, les yeux grands ouverts, marron doré. La paupière gauche légèrement tombante lui faisait le regard un peu triste de ce côté-là. Le quotidien racontait la révolte qui se propageait dans le pays, les chômeurs et les avocats dans la rue. Il avait été imprimé trop tôt pour annoncer la mort du jeune homme.

Ce 5 janvier 2011, j'étais à Paris, à la terrasse d'un café, près du carrefour de Belleville. À la façade du restaurant chinois, de l'autre côté de la rue, se balançaient encore les lanternes rouges des fêtes de fin d'année. Il était presque midi.

Si j'avais choisi de m'installer à l'intérieur du café au lieu de m'asseoir en terrasse, tout se serait sans doute passé autrement. Mais à mon réveil, j'avais entendu la radio annoncer le redoux après un mois de températures polaires. Bien que l'air fût froid et humide, de temps à autre un rayon de soleil se glissait entre les nuages. Dans la rue, les gens levaient le visage comme s'ils espéraient sentir à nouveau la chaleur sur leurs joues.

Je m'étais assise à une petite table ronde, en retrait de la rue, et avais sorti de mon sac le journal acheté au kiosque de l'hôpital. La serveuse, une jeune fille brune aux longs cheveux noirs, passa la tête dans l'embrasement de la porte. Je lui commandai l'habituel « café allongé avec une goutte de lait », en me demandant si elle me reconnaissait.

Je viens là depuis plusieurs années, chaque fois en fait que je sors de l'hôpital. C'est une rue très bruyante. Et sale. Il y a des ordures dans les caniveaux, des tags sur les murs et les camions de livraison. Mais on y voit passer toutes sortes de gens – des Chinois, beaucoup, de la région de Wenzhou ou de Dongbei, des Tunisiens et des Marocains, des Maliens, de vieux Parisiens, tous chargés de sacs en plastique ou traînant des caddies. Une collection vivante de physionomies, de squelettes, de textures de cheveux, de couleurs de peau.

Je tentais de lire le journal posé devant moi, mais entre le bruit des conversations et celui des voitures, j'avais du mal à me concentrer. Un peu plus bas dans la rue, des engins de chantier entamaient le macadam avec des rafales de trépidations. Et puis, soudain, parmi tous les autres, ce son. Je me demande encore pourquoi il me fit lever la tête. Il n'était pas fort, ni même strident. Mais il se détachait nettement du brouhaha de la ville. Et m'évoquait bizarrement quelque chose d'ancien, qui n'avait pas sa place là.

À quelques tables, trois jeunes filles étaient assises autour d'un chocolat chaud. Un couple se tenait contre la vitrine du café. L'homme serrait un nourrisson sur sa poitrine tandis que la femme basculait la tête en arrière, les yeux fermés – une scène tendre, ou la fin de quelque chose... Je les balayai du regard, puis la rue et les palissades de métal installées par les ouvriers de la voirie. Le son s'arrêta.

Je tentai de reprendre ma lecture. Les mots tricotaient une pelote grise dans ma tête. J'avais peu dormi la nuit précédente. Fait à nouveau un de ces rêves... Cette fois je me trouvais dans un grand parc. Le soleil brillait, les feuilles des arbres vibraient dans la lumière. Je regardai mes mains puis, sur le poignet droit, juste au niveau de l'articulation, remarquai une sorte de dépression, de trou dans la chair. La même blessure apparaissait sur le poignet gauche. Les trous se creusaient, s'agrandissaient. À la fin, mes deux mains n'étaient plus attachées à mes bras que par un lambeau de peau racorni et jaunâtre.

Autour de moi, le brouhaha s'était amplifié. Pourtant je perçus très précisément le son lorsqu'il reprit. Je levai la tête juste à temps pour voir un jeune homme en chaise roulante surgir du trottoir, un peu plus bas, et s'élancer sur la chaussée, le regard braqué devant lui. Une voiture freina brutalement. Le garçon progressait au milieu de la route,

grimpait la côte en poussant les roues de son fauteuil à grands balancements de bras. Le son s'arrêta, puis reprit, s'arrêta, puis reprit. Le garçon obliqua brusquement à droite. Le son s'arrêta, et ne reprit pas.

C'est à ce moment-là que je compris. À l'angle de la ruelle où avait disparu le fauteuil roulant se trouvait une cabine téléphonique. Quelqu'un appelait la cabine.

Durant la demi-heure qui suivit, le téléphone retentit à trois reprises, enchaînant une série de dix sonneries environ chaque fois. Enfin il se tut.

En quittant le café, je me suis demandé qui utilisait encore ces anciens téléphones et, juste après, ce qui serait arrivé si j'avais décroché.